

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André MARCEL

La presse valaisanne en deuil (article  
paru dans L'Express, à Neuchâtel le 21  
août 1943)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 237-239

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## La presse valaisanne en deuil

*Un condisciple retrace, avec une pointe de causticité, un joli portrait de son ancien « voisin de pupitre » ;*

Le chanoine F.-M. Bussard qui vient de mourir subitement jouait à l'Abbaye de St-Maurice un rôle en vue, et dernièrement encore il avait préparé les manifestations du sacre de Mgr Haller avec cette généreuse ardeur qui marquait chacun de ses gestes. Ce n'était pas un homme à s'ennuyer dans le travail. Fallait-il un prédicateur ? On faisait appel à lui. Un journaliste avait-il besoin d'un renseignement sur l'Abbaye ? Il était là toujours serviable et enjoué. Lui-même écrivait de vivantes chroniques non sans les relever parfois d'une pointe d'humour, car il ne considérait pas la gaité comme un péché mortel.

Nous l'avions connu au baigne, ou plutôt, si vous préférez, à l'internat du collège Saint-Michel à Fribourg, où pendant près de trois ans il fut notre voisin de pupitre. C'était un garçon plein de force et de santé morale et qui

s'accommodait assez mal au règlement de la maison. Il n'était pas fait pour vivre en cage, hélas ! mais il chantait tout de même. Chacun de nous suivit sa vie au gré du destin et c'est ainsi qu'il devint chanoine et nous journaliste : il y a vingt-cinq ans on aurait imaginé plutôt le contraire...

Depuis longtemps nous avions perdu Bussard de vue en dépit des chers souvenirs qui faisaient de nous deux copains, quand un certain F.-M. B. qui sévissait dans un journal conservateur du Valais entra en polémique avec nous. C'était lui ! De fil en aiguille, nous finîmes par le piquer au vif, il répondit de façon cinglante et ma foi les lecteurs se prenant au jeu marquaient les points en riant jusqu'au jour où le hasard nous mit en présence en pleine fête publique :

— Salut, mon vieux !

— Salut !

Il nous envoyait dans le dos de grandes tapes amicales, un instant plus tard nous l'entraînions machinalement par le bras et une heure plus tard sous les regards médusés de nos amis communs, chacun buvait à la santé de l'autre. Depuis il continua d'envoyer des articles aux journaux de droite alors que les nôtres paraissaient dans ceux de gauche et nous éprouvions tous les deux les mêmes sentiments sans partager les mêmes idées.

Le jour du sacre il nous reçut pour la dernière fois à l'abbaye, avec un bon sourire heureux. Il se réjouissait de l'honneur qui venait d'échoir à Mgr Haller, lui qui aurait fort bien pu devenir évêque, et il accueillit la presse, en bon journaliste : les bras ouverts. Au cours de la matinée, après l'avoir vainement cherché dans les corridors de l'abbaye, en compagnie d'un ami, nous entrâmes dans sa chambre afin de l'attendre en grillant des cigarettes. Cela nous rappelait le temps du collège où nous fumions en cachette. Il y avait sur son bureau le journal radical du Valais, et tout à coup le désir nous prit de lui faire une blague. Alors, prenant un crayon, nous traçâmes ces mots : « Surveillez vos lectures, je vous prie ».

Cher Bussard, c'est en ouvrant un journal du matin, quelques jours plus tard, que nous avons appris sa mort soudaine, et dans cette petite information qui dansait sous nos yeux, c'est toute notre jeunesse qui semblait s'effacer. Cette chronique où nous évoquons un vieux camarade apparaîtra peut-être irrévérencieuse à quelques-uns. Pensez donc, un chanoine ! Et pourtant nous savons bien que Bussard ne l'eût pas désavouée. Au milieu de la souffrance, il avait gardé le goût de la vie et dans ses moments de détente il ressemblait totalement à l'adolescent de jadis qui se lâchait plus vite à un bon mot qu'à une mauvaise phrase.

La presse a rappelé ses travaux d'historien, son activité dévorante à l'abbaye et ses qualités de professeur. Mais

c'était surtout un journaliste, un vrai, d'un sûr métier, d'un beau talent, qui dispensait la joie au courant de la plume au moment même où lui se trouvait dans la peine. Un mal qui, pendant longtemps, l'entrava dans ses mouvements ne l'empêcha jamais de poursuivre une tâche à laquelle il avait voué son cœur et quand quelqu'un s'inquiétait de sa santé, il le rassurait d'un sourire. C'est ça l'héroïsme et Bussard qui détestait les éclats ne se donnait pas en spectacle.

Il trouvait toujours à consoler un plus infortuné que lui, il restait optimiste en pleine anxiété, il s'oubliait pour mieux penser aux autres. Il ne jouissait vraiment du bonheur que lorsqu'il comblait son prochain, et il restait étranger à tout sentiment d'envie ou de rancœur. Ses étudiants l'adoraient, sentant confusément qu'il était resté des leurs par une jeunesse de pensée et de cœur qui transparaissait dans ses actes.

Il se souvenait de cet internat de collège où parfois il avait souffert d'être incompris et une sorte de complicité le rendait fraternel à ces jeunes gens que travaille un esprit d'indépendance. Il tempérerait leurs élans sans les briser, il encourageait leur vocation et surtout il leur rendait la vertu plaisante en leur prouvant qu'on peut la pratiquer sans se couvrir de cendres. Son indulgence à laquelle se mêlait de la tendresse et une secrète émotion s'adressait d'abord à ces étudiants, mais peut-être aussi, par delà le temps, à sa jeunesse à lui, si claire et si ardente.

Adieu Bussard, adieu, cher compagnon qui nous prouva qu'on peut tout prendre avec le sourire, ici-bas : d'abord la vie, et puis la mort, quand on est homme à ne pas renier l'enfant qu'on a été, sous la protection de Dieu.

André MARCEL

*L'Express*, Neuchâtel, 21 août 1943.